

Le proche et le lointain Coup d'oeil sur *Téléroman* de Larry Tremblay

Diane Godin

Number 97 (4), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

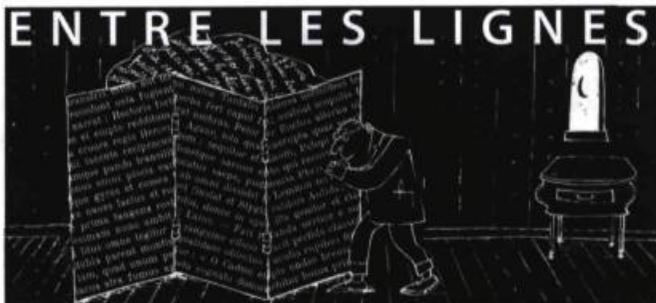
0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (2000). Review of [Le proche et le lointain : coup d'oeil sur *Téléroman* de Larry Tremblay]. *Jeu*, (97), 171–173.



Jean-Pierre Langlais

DIANE GODIN

Le proche et le lointain

Coup d'œil sur *Téléroman*

de Larry Tremblay

Les pièces de Larry Tremblay ne manquent pas de dérision ni de sens critique : dérision face aux prétentions de l'artiste en quête du chef-d'œuvre qui fera sa gloire (on pense notamment à Guillaume dans *le Génie de la rue Drolet*), et critique de la fascination que peut exercer la télévision sur ceux qui se délectent de *la vraie vie* comme on se mire dans une boîte aux reflets narcissiques, remplie d'images et d'histoires auxquelles il est toujours possible de s'identifier et dont on pourra, bien entendu, discuter en famille. De ces histoires suffisamment proches pour qu'on s'y reconnaisse, suffisamment lointaines, aussi, pour qu'on se mette à libérer moult fantasmes en se créant une sorte d'Olympe taillé sur mesure ; un véritable panthéon se déploie ainsi sous les yeux du téléspectateur dont le moi souffreteux et mortel sait, d'instinct, que la télé rend beau, mythique, Artiste enfin¹.

Déjà, avec *Ogre*, l'auteur nous présentait un personnage imbu de lui-même jusqu'au

trognon, monumental ego sur deux jambes s'imaginant qu'une équipe de l'émission *Souris souris* le filmait dans sa salle de bain. Ogre s'étalait, se répandait orgueilleusement sur scène, tout en superficialité et gonflé de vide. Or, Tremblay semble vouloir renouer avec le thème de l'égoïsme et du vide dans sa dernière pièce, *Téléroman*. Le personnage de l'artiste, cette fois, est un chorégraphe nommé Christophe (on notera la référence à Messie). Entouré de jeunes amateurs recrutés pour leur seule beauté physique, il prépare une chorégraphie « expérimentale et visionnaire » qui saura témoigner de son immense talent de créateur. Mais les jeunes danseurs, lourdauds, se sentent peu concernés par l'entreprise et préfèrent, de loin, partager leur passion quasi malade pour le téléroman *Piscine municipale*.

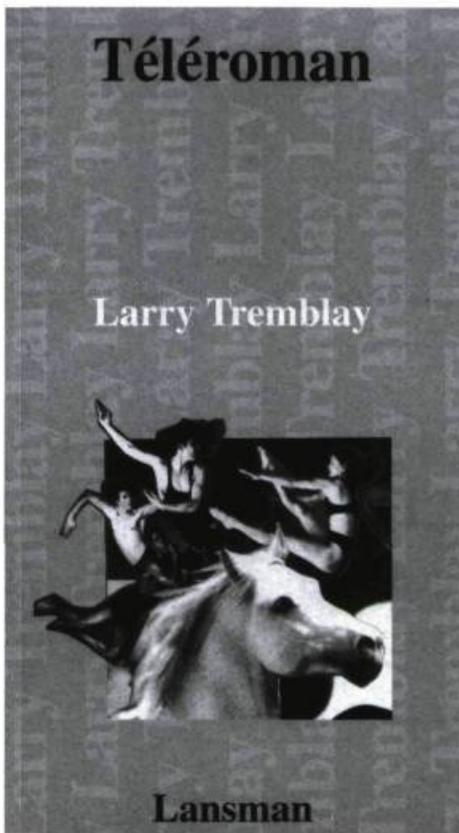
1. Au Québec, par une certaine confusion, tous ceux que l'on voit régulièrement au petit écran sont qualifiés d'artistes, même si, dans les faits, ils exercent le métier de journaliste ou d'animateur. Troublant phénomène...

« Piscine municipale » : on pourrait aussi dire « gouffre commun » tant ces jeunes sont captivés par les histoires insignifiantes qu'ils voient à la télé et qu'ils consomment d'ailleurs avec frénésie, comme s'il s'agissait d'une drogue aux effets anesthésiants.

La vie est ailleurs parce que tout est ailleurs. Je n'aime pas mes cheveux. Mais bon. Ce soir, je vais rentrer directement chez moi pour regarder *Piscine municipale*. Je veux savoir si Marie-Hélène va laisser tomber Guillaume. Il y a aussi cette histoire avec la mère de Lucie. Je sais bien que ça ne vous intéresse pas mais la mère de Lucie a des problèmes avec ses implants mammaires. Ça me touche profondément. Elle ne mérite pas ce qui lui arrive. Elle a trop souffert dans les autres épisodes. Il y a tant de gestes qu'il faut faire pour se laver, se maquiller, s'habiller, manger, marcher, parler².

L'effort, oui ; l'effort de vivre, penser, faire, de tendre vers le lointain, l'ailleurs non préfabriqué, au-delà de ce moi souvent si frileux qui cherche à se lover au creux d'un paradis artificiel et immédiatement accessible, ajustant de-ci de-là sa propre image selon le degré de satisfaction qu'il peut en retirer. Plus loin dans la pièce, un personnage avoue ressentir une certaine jouissance à s'enfoncer dans la bêtise : c'est une fascination pour « le vide-qui-sidère », dira Linda, phénomène comparable à l'effet produit par la masturbation, où le moi s'engouffre en lui-même, délicieusement enrobé dans son plaisir, ses fantasmes à portée de regard. D'aucuns voudraient ainsi ressembler à Guillaume, d'autres s'identifient davantage à Marie-

2. *Téléroman*, Carnières, Éditions Lansman, 1999, p. 9. Une première version de la pièce a été créée au Département de théâtre de l'UQÀM, dans une mise en scène de l'auteur.



Hélène ou à François... La roue de fortune tourne sans fin et quelque chose de foncièrement pathétique se dessine, au bout du compte, chez tous ces personnages. Malgré le ton humoristique de la pièce, Tremblay nous dépeint en effet des êtres souffrants, démunis quant à leurs capacités de création ou de réflexion, et, surtout, qui ne semblent pouvoir assumer leur existence qu'à travers la vie de personnages insipides mais combien mythifiés par cette petite boîte qu'on installe chez soi et qui peut faire tant de merveilles : l'ego, cet obscur objet du plaisir, se sent du coup titillé, interpellé, il peut désormais vibrer en paix et en toute intimité.

Désarçonné par les danseurs de sa chorégraphie intitulée *Cheval*, Christophe se sentira finalement aspiré par les rayons

lumineux, vaguement divins, émanant des toilettes, ce qui le transformera en créature pour le moins étrange, alors que les membres de sa troupe, conquis par des aspirations infantiles, endosseront les personnages de leur téléroman favori tout en prenant, ici et là, des poses empruntées à la mode publicitaire. Deux mondes, en somme, et deux métamorphoses tout aussi monstrueuses l'une que l'autre.

Larry Tremblay a pris soin de diviser sa pièce en épisodes au cours desquels défilent nombre de textes transmis au public par le biais d'un afficheur électronique ; tantôt ajouts visuels destinés à renseigner les spectateurs sur le passage du temps, tantôt commentaires servant de titre à la scène qui va suivre. Est-ce par simple souci de joindre la forme et le fond, ou alors doit-on y voir également une critique, cette fois de l'influence télévisuelle sur la pratique théâtrale actuelle ? À regarder certaines pièces, on a en effet l'impression d'une contamination, comme si les auteurs et metteurs en scène (pas tous, évidemment) cherchaient à reproduire les recettes qui font la fortune des publicitaires et des *shows* à grandes cotes d'écoute (rythme accéléré, humour racoleur, intrigues unidimensionnelles, etc.). C'est là, aussi, un phénomène observable chez certains auteurs débutants ou amateurs qui, manifestement, n'ont jamais lu de textes dramatiques et fréquentent très peu les théâtres. Leur plume puise dès lors au seul modèle qu'ils connaissent, et sans bouger, comme ça, l'art devenu accessible à même leur salon, ils écrivent des « pièces » bourrées de lieux communs à saveur téléromanesque et jalonnées d'étonnantes ruptures scéniques, comme si leur regard s'était tout naturellement adapté aux mouvements et au rythme de l'image télévisuelle. Or Tremblay, dans *Téléroman*, prend un malin plaisir à récupérer le fameux modèle et tous ses lieux communs (comme la télé

a réussi à contaminer la scène ?). L'auteur affiche ainsi, me semble-t-il, une certaine parenté avec Sarraute et son théâtre tissé de petits riens, de malaises accentués et indéfinissables, de ce proche si lointain et de ce lointain si proche. J